

Se faire causalité adéquate : qu'est ce qui doit être pour que ce qui est, puisse être (aussi) ce qui (nous) arrive ? (5.5542)...

Pierre Gapenne
(Université Jules Verne de Picardie)

Abstract :

Kantian categories of modalities had attempted to systematize a way of using the language by which we try to "want to attach proof of ability to do the impossible", "wanting to attach a proof of probability (necessity) to unlikely (contingency) "*(Philosophical Crumbs)*," wanting to attach a proof of existence of non-existence "which anticipated quite widely systematic antisystematic Wittgenstein. Which is known is that Wittgenstein's method opens the way to forms of non classical logics, and beyond these languages that are formalized, a field of translatable experiences of all poetics is open.

ملخص

حاولت مقولات الجهات عند كانت ان تنسّق نهجا في إستعمال اللغة من خلاله نحاول أن نريد ربط برهان ما بإمكان المستحيل و أن نريد ربط برهان احتمال ما (الضرورة) بالاحتمال (الحدوث) (فتات فلسفية)، و ان نريد ربط برهان ما في الوجود باللاوجود، من حيث أن ذلك يستبق على نطاق واسع جدا النسقية الفيتجنشتاينية المضادة لكل نسقية. إنّ الثابت هو أن المنهج الفيتجنشتايني يفتح الطريق امام صور من المنطقيات اللاكلاسيكية و من وراء هذه اللغات التي تبقى مصورنة يفتح حقل كامل من التجارب المترجمة بكل ما هو شعري.

Résumé :

Les catégories kantienne des modalités avaient tentées de systématiser une manière d'user du langage par laquelle on s'efforce de "vouloir attacher une preuve de possibilité à l'impossible ", de "vouloir attacher une preuve de probabilité (nécessité) à l'improbable (la contingence) "*(Miettes philosophiques)*, de " vouloir attacher une preuve d'existence à la non-existence " qui anticipaient assez largement la **systematique antisystematique** wittgensteinienne. Ce qui est avéré, c'est que la méthode wittgensteinienne ouvre la voie à des formes de logiques non classiques et que par delà ces langues qui restent formalisées, s'ouvrent le champ des expériences traduisibles de toutes les poétiques.

I) Le Wittgenstein première manière

- a) Du statut de la logique
- b) La proposition détermine un lien dans l'espace logique
- c) Ce qui peut être montré ne peut (pas) être dit (4.1212)
- d) La philosophie n'est pas une science
- e) Un adversaire résolu de *la méthode scientifique en philosophie*
- f) De la distinction des faits et des valeurs

II) Le Wittgenstein seconde façon

- a) De la grammaire
- b) L'éthique n'ajoute rien à notre savoir
- c) La solution aux problèmes de la vie

III) Interpréter le langage

- a) Valeur du langage
- b) La distinction des faits et des valeurs
- c) La valeur ajoutée du scepticisme
- d) L'improbable probabilité de nos attitudes propositionnelles

Vivre en accord avec l'expérience de ce qui arrive par nature : faire tout ce qui est en son pouvoir de manière continue et sans faiblesse pour obtenir ce qui est préférable par nature. Cicéron *De Finibus*, III, 22.

I) Le Wittgenstein première manière.

a) Du statut de la logique.

Comme le terme central de la qualification de son titre l'indique assez, Le *Tractatus logico-philosophicus* fait de la logique, le cœur même de la philosophie qu'il présente : et pourtant cette logique n'est peut être qu'un rideau de fumée, une espèce de voile de Maya. Sans doute, c'est la ou (le) logique qui définit l'esprit : << la nature de l'esprit est mise sous nos yeux dans la logique et dans les mathématiques >> et à ce titre, cette logique est une discipline transcendante qui se constitue en un espace logique de possibilités qui reflètent la structure du monde (6.13) en révélant les conditions de possibilité de la pensée. En effet, la pensée est l'image logique des faits (3 et 3.001) : pour être exprimable, donc pensable, on peut se faire une image de l'image logique des faits, d'un état de choses. Pour pouvoir faire jouer ce rôle à la logique, on reconstitue les faits dans

un espace logique qui établit les liaisons d'objets (entités, choses) dans des états de choses (2.01). Pour qu'une chose puisse arriver dans un état de choses, il faut que la possibilité de cet état de chose, soit préalablement inscrite dans cette chose (2.012). Ainsi, le monde est l'ensemble des faits (non des choses) dont l'image logique est la pensée : autrement dit, la science est un système de propositions, non pas un ensemble de noms. Le monde est la totalité des faits qui ont eu lieu ou qui sont le cas ainsi que ceux qui n'ont pas eu lieu ou qui ne sont pas le cas (1.11 et 1.12). Ce qui a lieu, c'est la subsistance d'états de choses (2 et 2.011) : il fait partie de l'essence d'une chose d'être un élément constitutif d'un état de choses. Chaque chose (2.013) est pour ainsi dire dans un espace d'état de choses possibles.

b) La proposition détermine un lien dans l'espace logique.

L'existence de ce lien logique est garantie par la seule existence de parties constituantes pourvues de sens : la pensée est une proposition douée ou dotée de sens (3.4 et 4). Une totalité de propositions constitue une langue. La langue déguise la pensée parce que les conventions tacites nécessaires à la compréhension des propositions, sont complexes. La proposition représente l'existence et la non-existence d'états de choses. La totalité des propositions vraies, constitue la totalité des sciences de la nature (4.1 et 4.11). La proposition montre son sens, montre ce qu'il en est des états de choses quand elle est vraie. Elle dit qu'il en est ainsi (4.022). Comprendre une proposition, c'est savoir ce qui arrive quand elle est vraie (4.024). Il est dans l'essence de la proposition qu'elle puisse nous communiquer un sens nouveau en connexion essentiellement avec l'état de choses dont elle est l'image (4.027 et 4.03). La plupart des propositions et des questions qui ont été écrites sur des matières philosophiques ne sont pas fausses mais elles sont dépourvues de sens. Elles découlent de notre incompréhension de la logique de la langue (4.003). La proposition élémentaire affirme l'existence d'états de choses (4.21). La philosophie limite le domaine discutable des sciences de la nature : elle doit marquer les frontières du pensable et de l'impensable. Les limites de mon langage sont les limites de mon monde (5.6). La proposition signifiera l'indicible en représentant le dicible. Tout ce qui peut proprement être pensé peut se laisser clairement exprimer (4.113 / 4.114 / 4.115 / 4.116). La proposition peut représenter la réalité totale mais elle ne peut représenter ce qu'il faut qu'elle ait en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter par la forme logique. Pour pouvoir figurer celle-ci, il faudrait que nous puissions nous situer avec la proposition en dehors de la logique, en dehors du monde (4.121). La proposition ne peut figurer la forme logique, elle en est le miroir. Ce qui se reflète dans la langue, celle-ci ne peut le figurer. Ce qui s'exprime dans la langue, nous ne pouvons par elle l'exprimer. La proposition montre la forme logique de la réalité en l'indiquant (4.121).

c) Ce qui peut être montré ne peut (pas) être dit (4.1212)

D'un côté, les contenus empiriques ou factuels décrivant un certain état du monde, ces contenus sont ce que l'on peut dire ; de l'autre des contenus qui ne constituent rien de dicibles, qui peuvent seulement être montrés. Les propositions métaphysiques, morales, esthétiques, logiques et mystiques qui tentent de dire de l'indicible : ce sont des pseudo propositions. Le montrable regroupe le transcendantal et le transcendant. La raison qui fait que ce qui peut être montré, ne peut être dit, est que la forme de la représentation d'une image (qui est un fait) est ce que l'image et le fait qu'elle représente, ont en commun : ce que deux faits ont en commun, n'est pas un fait, la forme de représentations n'en est donc pas un et ne peut donc pas être dite car seuls les faits sont

dicibles. Le rapport entre la logique et le monde, c'est ce qui se montre : il n'y a rien à en dire. Cette façon d'envisager les questions de la langue pose deux séries de problèmes : d'abord le << ce qui se montre >> recouvre un ensemble de choses hétéroclites : des propriétés logiques, des choses qui ont trait à la morale et à l'esthétique, ou encore à la mystique. Ensuite, cela présente un paradoxe tout à fait particulier : on se fixe pour but de mettre en propositions ce dont on affirme qu'il n'est que montrable. Les propositions de ce livre sont des éclaircissements : celui qui les comprend les reconnaît à la fin comme dépourvues de sens lorsque par leur moyen, il les surmonte : il doit pour ainsi dire repousser l'échelle après l'avoir utilisée (6.54). S'il y a de l'indicible, il se montre ; nous sentons bien que même à supposer qu'on puisse résoudre toutes les questions scientifiques possibles, les problèmes de notre vie demeurerait encore intacts (6.52 et 6.522).

d) La philosophie n'est pas une science

Il s'agit là d'une critique non de la science mais de l'importance déplacée que nous pouvons être tentés de donner aux explications scientifiques dans notre vie. Quand la philosophie veut ressembler à la science, il est à peu près certain qu'elle se fourvoie. Lorsque la science prétend opérer une formalisation scientifique de la philosophie, il est à peu près sûr qu'elle s'égare. Le cercle de Vienne de 1929 dans son célèbre *Manifeste de la conception scientifique du monde* s'était prévalu d'une vision conquérante de la logique et de la physique au point de vouloir faire jouer à la première un rôle équivalent à celui des problèmes mathématiques et à la seconde, celui des objets de la perception. Ils entendaient ainsi domestiquer les énoncés de la métaphysique et réduire à néant ses prétentions. Ainsi, c'était au *Tractatus logico-philosophicus* que les partisans de cette conception scientifique du monde se référaient alors pour définir leurs positions en philosophie. Pourtant, en faisant de l'auteur du *Tractatus logico-philosophicus* leur principal inspirateur, ils se méprenaient largement dans des contresens qui trahissaient complètement sa démarche intellectuelle.

e) Un adversaire résolu de *la méthode scientifique en philosophie*.

La pensée de Wittgenstein en effet, est avant tout une critique de la science qui cherche à mettre en évidence de façon non normative les différences essentielles de la science et de la philosophie. Cette pensée n'est pas par essence ou par principe hostile à la science : peut être, Wittgenstein était-il pessimiste mais il n'était ni irrationaliste ni relativiste. Il était seulement un adversaire résolu de *la méthode scientifique en philosophie*. Il récusait le mélange des deux, non leurs interactions : jamais une découverte scientifique n'apportera de réponse définitive à une question philosophique. Une telle question n'appelle qu'une élucidation, une clarification conceptuelle et grammaticale. Reste que Wittgenstein n'aimait pas la théorie, la spéculation ne l'intéressait pas. Il n'était pas un rationaliste plat. Derrière son refus de la métaphysique et son rejet du positivisme (même logique), se dessine l'esquisse d'un projet politique dont on trouve quelques traces dans les *Remarques mêlées* : il rejette **l'idée de progrès de la civilisation comme une idée << typiquement constructive >>**, qui élabore des structures de plus en plus compliquées, et qui subordonne la clarté à cette fin, alors que la clarté devrait être une fin en soi. La vie humaine n'a de signification objective que si le réalisme moral est vrai, c'est-à-dire que si les faits moraux ont lieu indépendamment du fait que les humains le croient. Je devais parvenir à une théorie positive de la signification objective qui devait être une nouvelle version du réalisme moral naturaliste et du panthéisme naturaliste.

f) De la distinction des faits et des valeurs.

La chasse à l'objectivité, à la distinction des faits et des valeurs, du sens et du non-sens s'inscrit dans une perspective dont le focus imaginarius s'appelle Arthur Schopenhauer. On n'a peut être pas assez remarqué jusqu'ici ce que Wittgenstein doit à la perspective d'une connaissance par degré de Schopenhauer qui trouve son origine dans un foyer de la volonté susceptible de s'exempter des principes de raison suffisante. Dans la préface au *Tractatus logico-philosophicus*, il marque par la différence entre appréhender le monde dans sa périphérie, dans sa diversité (construction) et l'appréhender dans son centre et son essence : l'effort pour clarifier et percer à jour toutes les structures du monde doit se mettre au service de la clarté en soi (*Remarques philosophiques*).

II) Le Wittgenstein seconde façon.

a) De la grammaire.

Dans sa deuxième période, sa recherche va se tourner vers la grammaire du discours ordinaire : il va s'intéresser au rôle de la première personne et à tous les indicateurs de la première personne. Dans cette œuvre ultérieure, on peut voir une manière de réintroduire dans le monde, la volonté du bien et du mal, après qu'elle a été chassée du monde par le *Tractatus logico-philosophicus* hors de tout ce qui arrive et qui est le cas.

b) L'éthique n'ajoute rien à notre savoir, elle veut seulement nous sécuriser : elle est en quelque sorte une propitiation (*Conférence sur l'éthique*). Pour autant que l'éthique provienne du désir de dire quelque chose du sens ultime de la vie, du bien absolu, de la valeur absolue, ne peut être une science. L'éthique porte témoignage d'un penchant de l'esprit humain que je ne puis m'empêcher de respecter profondément et que je ne ridiculiserai à aucun prix. La recherche de sécurité, c'est une manière d'imposer nos conditions à la réalité : je « propic(t)ie », (rendre propice) je souhaite le bien. Le *Tractatus logico-philosophicus* nous présente un projet métaphysique qui s'appuie sur une analyse du langage qui se fonde sur l'opposition sens/non sens. Cette analyse exclut l'idée même d'un projet ontologique. Il nous livre une théorie métaphysique mais il en retire tout le bénéfice qu'on pourrait en tirer à savoir le fait que l'image de la réalité est retirée. Il nous force à nous interroger sur nos besoins de philosophie : tracer les limites entre les domaines de la science et de la philosophie. Les propositions des sciences de la nature sont là pour limiter leur domaine de compétence : on leur barre l'accès si elles n'ont aucune pertinence. Wittgenstein réussit ainsi à cadrer les domaines respectifs de la science et de la métaphysique. Ce qui est le cas, le fait, c'est l'existence d'états de choses ; nous nous faisons des images des faits : ce qu'il s'agit, c'est de les raccorder. Ce qui est au centre du *Tractatus logico-philosophicus*, c'est que l'image de la pensée, c'est ce qui est le cas. Ce qui est au dehors du domaine du sens, c'est-à-dire au dehors du domaine de ce qui peut être décrit comme état de choses est quelque chose qui est du non sens, c'est-à-dire que c'est quelque chose qui ne peut pas être connu. Il n'y a pas un domaine du non sens auquel on pourrait faire allusion sans qu'il soit énoncé ou compris : il y a soit quelque chose qui peut être pensé, soit rien du tout.

c) La solution aux problèmes de la vie se remarque à la disparition de ce problème (6.521). Les attentes qu'on peut avoir de la vie peuvent souvent être des attentes déplacées : une théorie ne peut pas nous dire comment on doit vivre. Le monde de l'homme malheureux qui essaie d'imposer sa réalité, son agressivité, sa valeur absolue doit trouver sa solution à l'intérieur de l'expression qui échoue. On fait fausse route si

on croit qu'une théorie peut nous sécuriser. Aussi, à la question « Qu'est ce qui doit être pour que quelque chose puisse être ce qui (nous) arrive ? (5.5542) », Wittgenstein répond « Le monde est mon « propre » monde (mon microcosme) » (Le monde et la vie sont un) (5.621 et 5.63). Le sujet n'appartient pas au monde mais il constitue une limite du monde (5.632). Le moi solipsiste, apparaît en philosophie du fait que « Le monde est mon propre monde ». Ce qui doit être pour que quelque chose puisse être ce qui nous arrive, c'est la capacité (puissance) à ce que nous soyons en mesure d'éprouver « le sentiment du monde en tant que totalité limitée ». Une telle conception s'oppose d'abord à la Weltanschauung déterministe induite par l'idéal explicatif newtonien qui exerce sur nous une véritable tyrannie dénuée de tout fondement. Mais cette conception ensuite propose (plus qu'elle ne s'oppose) non moins une circulation des valeurs : les valeurs de vérité de la logique sont convertibles en valeurs éthiques, en valeurs esthétiques, en valeurs d'usages et en valeurs d'échanges. (Interprétation travaillée à partir de *L'énigme de l'existence* de Emmanuel Halais).

III) Interpréter le langage : dans la parole ou par la parole, se tenir sur une façon d'en user avec la langue et le langage.

a) **Valeur du langage.** La question « qu'est ce qui doit être pour que ce qui est soit ce qui arrive ? » semble sinon remettre en cause le Principe de nécessité conditionnelle, du moins vient l'interroger (Ce qui est ne peut pas ne pas être pendant qu'il est ; voir Jules Vuillemin, *Nécessité et contingence*) : si l'on en croit les développements de l'ouvrage de Jules Vuillemin sur les caractéristiques des systèmes, cela donne à penser que la systématique wittgensteinienne serait un mixte assez inédit : à savoir une espèce de conceptualisme sceptique ou de scepticisme conceptuel. **Conceptualisme** parce que l'ordonnance du logique y tient une place éminente. **Scepticisme** parce que d'un bout à l'autre de son œuvre, il y est défendu partout quelque chose comme l'idée selon laquelle « 6.32 et 6.33 : la loi de causalité n'est pas une loi, mais la forme d'une loi ; nous ne croyons pas à une loi mais nous connaissons a priori la possibilité d'une forme logique ». « La croyance au rapport de cause à effet est de la superstition, 5.1361 ». « Qu'est-ce qui se passerait si nous reconnaissions d'autres lois logiques ? » Aristote écrit dans *Les seconds analytiques* (71 b 15) « ce dont il y a science au sens absolu, il est impossible qu'il soit autrement qu'il est ». Or, s'il s'agissait de définir les propriétés d'un système déductif axiomatisé, il faudrait dire non pas « ce dont il y a science, il est nécessaire qu'il soit le cas », mais « il est nécessaire que s'il y a science de quelque chose, il soit le cas ».

b) La valeur ajoutée du scepticisme.

À supposer qu'une telle supposition puisse s'avérer, c'est peut être à partir de ce que Diogène Laërce dit de Pyrrhon qu'on peut le mieux comprendre le ton et le style de cette manière d'envisager ce qu'il en est de ce qui doit être pour que ce qui est, soit ce qui arrive. Si la cohérence de ce scepticisme impose avant tout l'absence d'un établissement ferme et définitif d'un dogme, que nous n'ayons pas de certitude sur l'avenir et sur l'issue de nos recherches et de nos curiosités, si cela nous oblige à nous confronter perpétuellement à la limite de notre connaissance, à notre ignorance, si le scepticisme se présente surtout comme une docte ignorance, c'est qu'il a appris à faire un usage tempéré mais bien trempé de l'hypotypose prédicative et antéprédicative, de la modulation des tropes d'Aénésidème et des modes d'Agrippa, c'est que le sceptique laisse au doute la possibilité d'une expectative heureuse ou bénéfique. La valeur ajoutée

de ce bénéfice, c'est une appropriation de notre sensibilité à un contexte qui nous amène à mieux << **vivre à propos** >>. Sans doute, la notion d'énigme fait elle partie de ces entités qui permettent une constante et opiniâtre manipulation de l'insoluble mais sans doute aussi, cette notion permet également d'opposer à la théorie des types de Russell (par laquelle celui-ci pensait pouvoir formaliser le parcours des montées sémantiques des significations) le << ce qui se montre >> qui ne peut pas se dire. L'énigme, le << ce qui se montre qui ne peut se dire >>, c'est le secret de l'illusion grammaticale qui ne se laisse pas figurer. Quant à cette énigme originelle du langage, << in arcadia ego, je suis aussi en Arcadie >>, notre unique soin sera d'en << approfondir le secret douloureux qui nous a tant fait languir >> (Baudelaire, *La vie antérieure*). Pour autant que nous puissions en juger, quand on lit la critique que Peter Hacker adresse à la lecture continuiste que Cora Diamond fait des œuvres de Wittgenstein dans *L'esprit réaliste*, on comprend que celui-ci ne renonce pas à abandonner le point de vue extérieur objectiviste du langage : ce qu'il y a de plus ardu dans le réalisme en définitive, c'est de ne pas poser de question : << laisser les choses en l'état >>. Il ignore sa dimension thérapeutique : nous guérir de nos aveuglements. En dépit du caractère apparemment profondément novateur de la manière dont se présentent le *Tractatus logico-philosophicus* et les *Recherches philosophiques*, il faut sans doute comprendre que ce qu'il y a d'essentiel dans cette œuvre n'est pas absolument si nouveau : mais mieux et plus que nulle par ailleurs, l'énigme (qui pourrait être utilisée en vue d'une manipulation de l'insoluble) n'est pas ou n'est plus hypostasiée dans une **inférence à la meilleure explication** (*Lois et symétrie* de Baas Van Fraassen), **dans une théorie de types** (Bertrand Russell) : **elle prend les chemins des paradoxes** (Willard Van Orman Quine) : **les façons ironiques d'user du langage procèdent aussi bien de l'ironie socratique que de l'ironie kierkegaardienne.**

c) **En guise de conclusion, le résumé. L'improbable probabilité de nos attitudes propositionnelles.**

Les catégories kantienne des modalités avaient tentées de systématiser une manière d'user du langage par laquelle on s'efforce de << vouloir attacher une preuve de possibilité à l'impossible >>, de << vouloir attacher une preuve de probabilité (nécessité) à l'improbable (la contingence) >> (p 137 des *Miettes philosophiques*), de << vouloir attacher une preuve d'existence à la non-existence >> qui anticipaient assez largement la **systematique antisystematique** wittgensteinienne. Ce qui est avéré, c'est que la méthode wittgensteinienne ouvre la voie à des formes de logiques non classiques (dont on trouve un bel exposé dans *l'Encyclopédia Universalis* fait par Jacques-Paul Dubucs) et que par delà ces langues qui restent formalisées, s'ouvrent le champ des expériences traduisibles de toutes les poétiques : (eadem sunt qui substitui possunt salva congruitate).